

# L'AMI DE LA RELIGION

ET

## DE LA PATRIE.

### JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE ET COMMERCIAL.

12s-6a. ANNEE.

"Le trône chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

ANNEE. 12s-6a.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

QUEBEC, LUNDI MATIN, 24 SEPTEMBRE, 1849.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

#### LES DIMES.

Observations sur l'écrit signé: UN ABOLITIONNISTE.—Avenir du 13 sept.

Nous avons pour principe de nous attaquer avec franchise aux écrits que nous prétendons réfuter; nous les analysons ou nous citons textuellement ce que nous combattons. Nos adversaires ne suivent pas, il s'en faut de beaucoup, une marche aussi loyale: ils nous accablent d'une grêle d'injures sans citer un mot de ce que nous disons, ou s'ils nous citent, c'est pour tronquer nos paroles et en atténuer ainsi toute la force. Mais cette tactique ne les accablera pas chez les citoyens bien pensants, nous en avons la certitude. Un cri d'indignation s'est fait entendre à la vue des excès révoltants auxquels se portent, depuis quelques jours surtout, ces esprits évidemment obscurcis par les vapeurs aussi grossières que férides qui s'élevaient de cœurs où bouillonnait la lie des mauvaises passions. D'une autre part, la bienveillante sympathie dont nous sommes entourés, nous fait comprendre que notre cause a déjà triomphé dans tous les cœurs qui réchauffent encore quelque sentiment national, quelque notion de la morale et de l'honneur.

Nous avons maintenant à faire quelques observations sur l'écrit d'un Abolitionniste. Nous ne prendrons point en main la foudre comme il lui plaît de l'insinuer; nous ne voulons pour arme que la vérité. Nous protestons d'abord que notre but n'est pas de nous prononcer en faveur du mode actuel de rétribuer le prêtre, mais d'empêcher des esprits malveillants de travestir les faits et d'égarer ainsi des hommes dont la franchise devrait leur mériter des procédés plus honorables.

Voici sommairement, le préambule d'un Abolitionniste: "Il a lu avec plaisir les correspondances de l'Avenir au sujet des dîmes.—Le système actuel des dîmes est de la plus monstrueuse iniquité.—La dîme ne doit pas peser uniquement sur les agriculteurs,—le ministre de la religion ne doit pas avoir un revenu exorbitant—le prêtre ne doit pas prêcher la pauvreté par paroles seulement, mais doit surtout en donner l'exemple par sa manière de vivre,—il doit se contenter de peu.—Il serait désirable que le prêtre fût pauvre et humble de cœur comme les apôtres; enfin il est question de ce dévouement et de ce désintéressement avec lequel le prêtre doit accomplir son ministère, au lieu d'être mu par le désir d'amasser des richesses."

Quelles admirables maximes! Tartuffe ne parlerait pas mieux. Aussi, il n'y a pas lieu de s'en étonner. L'écrivain déclare avoir lu avec plaisir les correspondances de l'Avenir sur la dîme: il a savouré l'effronterie, le mensonge, la haine aveugle que nous avons signalée dans ces correspondances; d'un cœur si bien disposé devaient couler à flots pressés les maximes toutes célestes que nous venons d'entendre.

Sérieusement parlant, abolitionniste, vous êtes inattaquable, surtout lorsque vous prétendez ramener le prêtre à la pauvreté et à l'humilité du cœur qui régnait au temps des Apôtres. Qui ne serait de votre avis? La période apostolique fut admirable: les simples fidèles étaient si servents, qu'ils vendaient leurs biens et en apportaient le prix aux pieds des apôtres. Voudriez-vous que la réforme allât jusqu'à ce point? Prenez-y garde, et ne taillez pas plus de besogne que vous ne sauriez en achever. Quand on parle sans cesse de ramener l'Eglise à son âge d'or, il faut du moins scruter sa propre conduite et la comparer avec ces heureux temps où tous n'avaient qu'un

cœur et qu'une âme, où les mœurs étaient si pures, où la haine, le libelle, le matérialisme, l'irréligion, le pégoïsme, l'amour des places, la soif de l'or et cent autres hideuses plaies des hommes du XIX siècle étaient encore parfaitement inconnues. Mais, quand vous parlez de ramener une seule classe de citoyens aux usages apostoliques, tandis que le reste de la société aura des idées incompatibles avec ces usages, vous observations ne denotent pas un esprit sain, mais dévoilent au contraire des préjugés aveugles et méprisables.—Si vous aviez voulu consulter impartialement l'histoire, vous y auriez vu que la dîme fut établie par nécessité, dans l'église, et précisément parce que les fidèles, n'ayant plus la ferveur primitive, étaient bien éloignés d'apporter leurs biens aux pieds des successeurs des apôtres; mais au contraire négligeaient le soin de les faire subsister. Nous sommes donc forcés de vous dire que vos maximes sentent la malveillante déclamation. Nous ne pouvons pas non plus être de votre avis lorsque vous prononcez cette sentence évidemment exagérée: "la dîme actuelle est la plus monstrueuse iniquité." Nous ne nous pas que ce fardeau ne pèse pas avec une parfaite égalité sur tous les chefs de famille; cependant vous n'êtes pas dans le vrai quand vous parlez avec des termes si énergiques de l'iniquité de la dîme. Si vous aviez lu impartialement l'extrait de la correspondance que nous citons dans notre feuille du 4 courant, vous auriez appris à penser plus justement sur le sujet que vous traitez. Nous ajoutons que, de fait, presque tous les Canadiens aient la dîme, parce que généralement le possesseur de biens fonds, soit qu'ils soient des hommes de professions ou des artisans.—Enfin, depuis longtemps le clergé comprend et dit bien haut que ceux qui ne rétribuent pas autrement le prêtre (dans les villages, par exemple), devraient se cotiser pour l'entretien des vicaires. Le clergé a les mêmes idées pour ce qui regarde la construction ou la réparation des édifices du culte &c., et ces idées prévalent déjà et sont mises en pratique. Du reste, le clergé sympathise profondément avec la classe agricole, et cette classe, qui compose presque exclusivement la nation, connaît cette sympathie. Elle voit ses prêtres mourir pour elle, quand il le faut: elle voit leur bienveillance et leurs œuvres d'humanité de tous les jours; elle voit les établissements de charité ou d'éducation dont ils couvrent le sol de leur pays; elle voit leurs sacrifices et leurs exemples pour la réforme des vices qui peuvent arrêter l'élan d'un peuple et le faire dégénérer de la noblesse primitive de ses sentiments nationaux. Les prêtres canadiens sont les enfants de la classe agricole presque sans exception, ils n'ont pas besoin pour nourrir l'affection la plus franche et la plus cordiale envers cette classe, d'y être stimulés par les écrits d'individus qui laissent à douter si le cœur n'est pas si blâmé et si enroulé chez eux qu'ils ne puissent plus aimer, mais seulement feindre d'aimer afin de parvenir à leur but intéressé et égoïste.—Mais en même temps, les principes de morale et d'honneur défendent au clergé d'imiter la conduite des hâbleurs, des chercheurs de places, des quêteurs d'influence qui s'aplatissent sur les passions vicieuses pour les faire servir ensuite à leur agrandissement. Ces gens-là n'ont pas honte de soulever la surface de la société cette lie, fange de l'humanité que tout honnête citoyen doit désirer voir se précipiter aux plus basses régions. Non, jamais le clergé ne fera comme ces gens-là qui disent à leurs dupes: "Voyez comme nous vous aimons;

voyez notre dévouement." Pour nous, nous dirons à nos compatriotes: "Défiez-vous de ces zéloteurs; ce sont des hommes de cette trempe qui ont bouleversé l'Europe depuis 60 ans, et ont arraché la religion du cœur des peuples. Dites-nous si vous voulez voir le souffle glacé de l'irréligion désoler notre sol natal? En ce cas, écoutez ces nouveaux docteurs, façonnés à l'instar de leurs devanciers. De fils du Christ, ils feront de vous des fils de Voltaire.

Après la préambule que nous avons citée plus haut, Abolitionniste entre dans la question avec des chiffres. Il examine le recensement de 1844 et il trouve que le total des grains (céréales) se monte pour cette année-là à 11,415,727 minots en blé, pois, avoine, orge, seigle, maïs ou blé d'inde et sarrazin. Partageant cette récolte entre 700,000 habitants, il conclut que chaque individu avait pour sa part 164 minots. Tandis que divisant 403,535 minots qui composent la 2<sup>e</sup> partie de la récolte totale, déduction faite du douzième, à cause de la population protestante, Abolitionniste trouve que chacun des 255 prêtres qui dévotaient alors les paroisses, dut recevoir 1614 minots de grains à part du casuel, etc. Et il termine en disant, n'est-ce pas là un amer sarcasme à la pauvreté du pays?

Mais voyons un peu si le sarcasme est vraiment aussi amer qu'il le dit. Selon les calculs mêmes d'abolitionniste, chaque individu catholique, en 1844, dut donner pour le soutien du clergé la 26<sup>e</sup> partie de 16 minots de grains—c'est-à-dire qu'il par tête—à l'on considère que parmi ces grains, la plupart n'ont qu'une bien petite valeur?

Maintenant, observez, lecteurs, que chaque curé ne doit pas être comparé à chaque individu seulement, comme le fait abolitionniste, mais à chaque chef de maison tenu sur un pied analogue à l'état social du clergé. C'est une ruse bien peu honnête que de faire constater le revenu de chaque curé, obligé de faire les dépenses de la tenue d'une maison, avec la part de récolte de chacun des individus qui composent la population; car, ces individus réunissent en commun leur revenu pour défrayer une dépense que les convenances d'économie plus considérable pour les curés que pour la presque totalité des chefs de maison ordinaire. Abolitionniste veut faire passer inaperçue sa petite fraude, il veut jeter de la poudre aux yeux. Dans une question aussi grave que celle qu'il traite, il faudrait au moins appeler de la franchise. Et puis, que font au revenu réel des cures les calculs mathématiques de l'écrivain? Ce n'est pas sur des calculs abstraits qu'il doit juger de ce revenu, mais bien sur ce que chaque prêtre a réellement reçu. Dire que dans les années de plus grande stérilité, chaque curé a reçu 1614 minots de grains, c'est une fausseté qui ne manquera pas d'attirer de toutes les parties du pays les plus fortes réclamations.

Cependant, c'est sur de pareilles données que "Un Abolitionniste" base ensuite ses obligations et gracieuses sermons. Ecoutez bien, Messieurs les Curés, c'est l'écrivain qui parle: "Et cependant, dit-il, la classe privilégiée n'ont pas ralenti leur luxe et leur orgueil. Le peuple a en un surcroît d'impôts ajoutée à la dîme. On a vu des habitants qui avec de nombreuses familles, n'ayant pas assez de grains pour vivre, consumaient la quantité de grains qu'ils devaient payer en dîme au curé, et qui, ensuite devant bon gré malgré s'acquitter de cette dette sacrée, étaient obligés de donner au curé les grains qu'ils avaient mis à part

pour ensemençer leurs terres au printemps. On a vu même des prêtres traquer sur la pauvreté du cultivateur qui ne pouvait pas payer sa dîme au temps requis, et qui pour éviter d'être poursuivi, consentait à son enrôlement obligation pour le double de ce qu'il lui devait, payable en six mois ou un an."

Voilà le langage révoltant des correspondants inconnus du journal l'Avenir. Ces individus n'ont pas à rougir devant le public de leurs écrits empoisonnés, pleins de fiel, de calomnie et d'odieuses représentations: ils cachent dans l'ombre leurs fronts, imitant le serpent qui se cache pour mordre. Ils représentent les prêtres continuant leur luxe, tandis que les agriculteurs étaient si pauvres. Et comment donc, messieurs, le clergé peut-il agir ainsi, puisqu'il est rétribué à raison du revenu du contribuable. Si le cultivateur n'a rien, il n'a rien à payer; s'il a peu, il paie peu; s'il a beaucoup, il donne selon sa richesse. Que veulent donc dire les hypocrites Jérémias d'Abolitionniste? Le clergé subit le sort du peuple, les phases de l'abondance comme de la disette affectent le prêtre comme le cultivateur. Qu'y a-t-il donc de si odieux, de si barbare en cela? Ce serait bien autre chose si à la dîme actuelle on substituait un impôt fixe. La classe agricole serait tenue de payer l'impôt, qu'elle eût bonne récolte ou non. On va nous répondre: Oh! la rétribution du prêtre serait considérablement réduite.—elle le serait pour un petit nombre peut-être, pour d'autres elle serait augmentée. Et l'agriculteur, doit bien remarquer que la soustraction du revenu des Curés ne tomberait pas dans sa poche, mais dans celle de ces hâbleurs qui errent si peu déceimment aujourd'hui. Il faudrait nommer un grand nombre d'employés pour percevoir l'impôt, et chaque employé absorberait pour ses honoraires plus que la différence supposée. L'agriculteur aurait donc plus à perdre qu'à gagner dans ce changement. Quelle est aujourd'hui la classe qui profite d'avantage de l'aisance ou du superflu de quelques curés, si ce n'est la classe agricole? L'excédant du revenu de la dîme n'est-il pas consacré à des fondations et autres œuvres qui sont dans ses intérêts? Ce sont les enfants de cette classe qui sont invariablement choisis pour les objets de la bienfaisance des Curés. Nous savons que des recherches se font sur les avantages que le peuple canadien a retirés et retire tous les jours du noble emploi de l'excédant du revenu du clergé. Nous produirons ces considérations plus tard, quand quelque laïc généreux nous aura devancés. Pour aujourd'hui nous terminons nos observations en protestant à la face de tout le pays contre les insinuations de dureté et de concussion, portées contre le Clergé par Un Abolitionniste. L'humanité, la douceur avec laquelle le Clergé canadien, généralement parlant, exige ses droits, est trop connue et trop avouée pour que l'insinuation du contraire puisse être faite par un citoyen respectable.

Un ami a bien voulu nous communiquer un numéro du Boston Medical and Surgical Journal, qui contient la correspondance suivante que nous traduisons, persuadé que nos lecteurs la liront avec plaisir:—

LETRE DE LA CALIFORNIE.—CLIMAT ET MALADIES DE CETTE RÉGION.—MINES D'OR.—LE CHOLÉRA.  
L'éditeur du Boston Medical and Surgical Journal:

Cher Monsieur, comme le Steamer de la malle U. S. doit laisser cet endroit pour Pa-

nama dans quelques jours, je profite de cette occasion pour vous écrire.

Notre voyage depuis Panama s'est fait en trente-trois jours, y compris une station de cinq jours aux différentes villes de Acapulco, San Blas, San Diego et Monterey. Dans quelques unes de ces villes il n'y avait pas de médecins, de sorte que les secours de l'art étaient bien désirés. A San Blas plusieurs hommes souffraient des fièvres et des maladies vénériennes sans traitement d'aucune espèce. Ils ne soupiraient pas seulement après nos avis, mais, ce qui n'est pas toujours le cas, les patients étaient très-disposés à nous payer libéralement. San Blas est une ville insalubre. Elle est située dans un terrain bas et entouré d'un pays marécageux—sous plusieurs rapports elle ressemble à Chagres.

Pendant la première semaine, nous avons beaucoup souffert de la grande chaleur et de l'entassement des passagers dans le vaisseau; mais à mesure que nous approchions de latitudes plus élevées, ceux qui étaient malades à Panama recouvrèrent la santé et les autres se sentirent plus à l'aise. Pour montrer les changements de température de l'air et de l'eau dans notre course journalière, j'insère une table de ces changements tenue avec soin et qui m'a été fournie avec complaisance par Mr. Whiting, capitaine du Mail Steamship Oregon, durant le voyage que nous avons fait de Panama à San Francisco depuis le 23 Mai jusqu'au 13 Juin, 1849.

Température de l'Air.		Température de l'Eau.	
Mai 24	80 deg.	Mai 24	80 deg.
" 25	80 "	" 25	80 "
" 26	86 "	" 26	82 "
" 27	86 "	" 27	84 "
" 28	88 "	" 28	86 "
" 29	88 "	" 29	86 "
" 30	88 "	" 30	86 "
" 31	88 "	" 31	86 "
Jun, 1	84 "	Jun 1	83 "
" 2	84 "	" 2	80 "
" 3	84 "	" 3	80 "
" 4	84 "	" 4	78 "
" 5	83 "	" 5	76 "
" 6	75 "	" 6	70 "
" 7	68 "	" 7	63 "
" 8	68 "	" 8	62 "
" 9	68 "	" 9	60 "
" 10	62 "	" 10	59 "
" 11	59 "	" 11	58 "
" 12	56 "	" 12	50 "
" 13	57 "	" 13	47 "

San Francisco est située sur la baie du même nom, sur les 38 degrés de latitude et les 123 de longitude ou environ, la différence du temps entre cette place et Boston est de trois heures et demie. La ville est située au pied d'une chaîne de montagnes qui longe le rivage à une distance à perte de vue, et comme elles s'inclinent graduellement vers la surface de la mer, le terrain devient uni en plusieurs endroits,

San Francisco contient 6000 habitants outre une population flottante qui vit et sur les vaisseaux et sous les tentes. Les habitants de l'endroit, j'entends les gens d'affaires, sont presque tous Américains et possèdent le type caractéristique et national du Go-a-head. Tout est conduit suivant les principes américains. La condition de la ville est meilleure que je m'attendais de la trouver. Il y a, aussi bien que dans tous les coins du monde civilisé, un grand nombre de médecins et de droguistes. Les honoraires des médecins sont très-élevés, et dans la majorité des cas promptement payés. On a dessein d'y établir un hôpital public et on a déjà souscrit une somme considérable à cet effet.

Le climat de San Francisco est salubre, mais frais et désagréable. Les matinées sont passablement chaudes, mais assez souvent épaisses et humides. Vers midi, le vent de nord-est commence à souffler